

PSYCHOPATHOLOGIE DE LA VIE QUOTIDIENNE : BOHUMIL HRABAL ET LA PSYCHANALYSE¹

Josef FULKA

Institut de philosophie, Académie des sciences, Prague

Abstract (En): The present paper is an attempt to deal with the complicated relationship between Bohumil Hrabal's writings and psychoanalysis. In the first part of the paper, the author concentrates on the explicit references to Freud in Hrabal's texts. These references seem to show that Hrabal's interest in the founder of psychoanalysis – mediated by surrealism – is concerned with Freud's particular interest in language and affectivity, resulting, in Hrabal, in a certain “therapeutic” view of literary writing. In the second part of the paper, this reading is extended to include certain Hrabalian motives that seem to surpass Hrabal's specific interest in Freud's work, namely, the motive of materiality of language and that of the imaginary (in the Lacanian sense).

Keywords (En): Bohumil Hrabal; psychoanalysis; imaginary; language

Mots-clés (Fr) : Bohumil Hrabal ; psychanalyse ; imaginaire ; langage

DOI : 10.32725/eer.2022.016

Hrabal, lecteur de Freud

Si nous avons choisi, comme sujet du présent texte, la relation complexe que l'œuvre de Bohumil Hrabal a entretenue avec la psychanalyse, soulignons tout de suite qu'il ne s'agira nullement de présenter une interprétation psychanalytique de cette œuvre, et moins encore d'une tentative de « psychanalyser » Hrabal lui-même (ce que nous considérons comme une tentative fort vaine et prétentieuse, c'est le moins qu'on puisse dire). Nous allons, en fait, poursuivre une double interrogation. Premièrement, on s'interrogera sur les références – fort nombreuses, d'ailleurs – freudiennes dans les écrits de Hrabal et on tentera d'en tirer certaines conséquences plus générales : si Hrabal est indéniablement passionné par l'œuvre de Freud (ou, plus précisément, par certains ouvrages de Freud), il convient sans doute de se poser des questions sur la raison de cette fascination – *quel* est le Freud qui fascine Hrabal, et pourquoi Hrabal exprime-t-il une admiration avouée pour les écrits du fondateur de la psychanalyse ? Dans un deuxième temps, il s'agira, à un niveau plus général qui dépasse les références concrètes, de chercher certains points d'intersection entre *l'écriture* hrabalienne et une certaine approche du langage et de la réalité psychique que la psychanalyse, notamment dans sa version freudienne et lacanienne, nous a permis de mettre en relief : ici, nous nous concentrerons principalement sur deux motifs, à savoir l'accent mis sur la *matérialité du langage* (que Hrabal semble partager avec Freud et, sans doute à son insu, avec Lacan) et une certaine topologie de *l'imaginaire* au sens lacanien qui représente, sous une forme fort particulière dont nous allons dire un mot ci-dessous, un des *topoi*

¹ Cette étude est publiée dans le cadre du projet de recherche « Hudba a obraz v myšlení 20. století », financé par GAČR, n° P401 19-20498S.

récurrents dans les textes de Hrabal, notamment dans *Moi qui ai servi le roi d'Angleterre*.

Il est bien connu que l'œuvre de Bohumil Hrabal se présente – dans une mesure croissante au fil du temps – comme un intertexte, un réseau de citations directes ou indirectes, parfois exactes et parfois déformées, parmi lesquelles les allusions à Freud occupent une place, certes, non négligeable. En fait, le corpus hrabalien contient une bonne trentaine de références freudiennes. Ce n'est pas notre but ici d'en faire un catalogue exhaustif – à y regarder de près, on s'aperçoit vite qu'il s'agit bien souvent d'allusions plutôt cursives et générales (à quelques exceptions près) et si références concrètes il y a, elles se limitent principalement à trois écrits de Freud, à savoir *Études sur l'hystérie*, *Psychopathologie de la vie quotidienne* et *L'Avenir d'une illusion*. De plus, les motifs que Hrabal souligne chez Freud paraissent relativement constants – ce qui, pourtant, ne rend pas l'interaction entre Hrabal et Freud moins intéressante : bien au contraire, une telle constance nous permet de repérer d'autant plus clairement les idées concrètes de Freud dont Hrabal a pu puiser une certaine inspiration. Pour des raisons évidentes, nous nous garderons de parler d'une « influence » de Freud sur Hrabal. Chez Hrabal, qui n'est pas sans rappeler Roland Barthes à cet égard, la notion d'influence comporte toujours un danger : ce lecteur omnivore (quoique non systématique) se soucie peu de la rigueur « académique » de ses lectures et, faisant entrer ses auteurs préférés dans son univers imaginaire et textuel, il n'hésite pas à transformer leurs idées avec une désinvolture parfois assez frappante. C'est d'ailleurs ce qui rend la lecture de Hrabal d'autant plus passionnante.

Nous oserons, pour commencer, une hypothèse de travail : ce qui fascine Hrabal chez Freud, c'est notamment *une certaine manière d'approcher le phénomène du langage* – d'où notre tentative de confronter, dans la deuxième partie du présent essai, l'œuvre de Hrabal avec la psychanalyse lacanienne (dont Hrabal, sans aucun doute, n'avait aucune connaissance), car c'est justement Lacan qui a fait de cet aspect « langagier » de l'œuvre de Freud le ressort principal de sa propre entreprise psychanalytique. L'intérêt que Hrabal a porté à Freud ne se limite pas, bien sûr, exclusivement à la question du langage : à propos de Freud (et notamment de *L'Avenir d'une illusion*), Hrabal revient également sur la question de l'autorité paternelle qui mériterait sans doute une interprétation à part² et que nous espérons développer ailleurs, aussi bien que sur la question du normal et du pathologique dont nous allons dire quelques mots dans ce qui suit. Il nous semble néanmoins que c'est le phénomène du langage qui forme une véritable pierre de touche de la lecture hrabalienne de Freud.

Citons, à titre d'exemple, un passage de *Bambini di Praga 1947* où cet intérêt pour le côté « verbal » de la psychanalyse est déjà patent. Ce qui est non moins patent, c'est la référence conjointe à Freud et au surréalisme (comme nous le verrons plus loin, Hrabal admet volontiers que c'est précisément grâce au surréalisme qu'il a commencé à s'intéresser à Freud) :

² Quant à la lecture hrabalienne de *L'Avenir d'une illusion*, cf. la note 10 du présent texte pour les repères principaux.

Pour l'eau, on a les pompes Zikmund, et pour les déviants, on a Sigmund Freud [*Na pumpy jsou Zikmundi, ale na diskordanty je Sigismund Freud*], dit le gardien, on fait un texte automatique, c'est quelque chose comme la confession auriculaire [*ušní zpověď*] des catholiques... et on fait tout cracher au patient » (HRABAL, 1991b : 189).

Ce qui, ici, est traité de manière légère et humoristique, devient considérablement plus sérieux lorsque ce rapport au langage d'inspiration freudienne se trouve érigé en un véritable principe esthétique. Le « post-scriptum » de *Moi qui ai servi le roi d'Angleterre* (qui ne figure pas, sauf erreur de notre part, dans la traduction française du roman) en dit long sur la signification que Hrabal attribue à la « découverte » freudienne. Dans le « post-scriptum » dudit roman – écrit, nul besoin de le rappeler, très vite, au cours de deux semaines³ – Hrabal avoue exprès (mentionnant également le nom de Salvador Dalí) que pendant le mois d'été quand il était en train d'écrire le texte, il avait vécu sous l'influence [*pod dojetím*] du « souvenir-écran [*umělé vzpomínky*] », ainsi que de l'idée freudienne d'un « affect bloqué [*uskřinutý afekt*] » qui trouve son expression ou plutôt sa voie de passage [*průchod*] dans le langage (HRABAL, 1993 : 188). L'allusion, en fait, est assez claire et précise. L'expression « affect bloqué » (ou « affect coincé ») est effectivement freudienne ; au début de l'itinéraire intellectuel de Freud – on la trouve déjà dans les célèbres *Études sur l'hystérie* (1895), le premier grand ouvrage de Freud, écrit en collaboration avec Josef Breuer – cette notion se trouve liée à un phénomène pathologique fort spécifique, à savoir le symptôme hystérique. Même l'idée du lien entre l'affect bloqué et le langage est fidèle à la pensée du premier Freud qui stipule une relation directe et causale entre la verbalisation du traumatisme (« l'abréaction de l'affect ») et sa disparition. Bref, chez Freud, « l'origine du symptôme hystérique est cherchée dans un développement traumatique auquel n'a pas pu correspondre une décharge adéquate (affect coincé) » (LAPLANCHE – PONTALIS, 2002 : 12⁴). Quant à la notion de « souvenir-écran », Hrabal l'attribue à Salvador Dalí, mais il est fort probable qu'il était bien conscient de son origine freudienne (« *krycí vzpomínka* » dans les traductions tchèques de Freud) – c'est précisément cette notion qui se trouve traitée en détail dans le chapitre IV de la *Psychopathologie de la vie quotidienne* (dont Hrabal avait une connaissance approfondie) en tant que « formation de compromis » dont la nature ressemble à celle de l'acte manqué (soit dit en passant, l'expression *chybný výkon* revient, à maintes reprises, dans plusieurs écrits tardifs de Hrabal) ou lapsus.

Pourtant, le commentaire le plus suivi et le plus consistant que Hrabal fournit concernant la pensée de Freud est à chercher ailleurs. Dans le « roman-dialogue », publié sous le titre *Des nœuds au mouchoir*, le journaliste hongrois Lászlo Szigeti lui pose explicitement une question concernant son rapport à Freud. Dans sa réponse (HRABAL, 1996 : 31-32⁵), Hrabal va nommer – à part *L'Interprétation des rêves* qu'il semble n'avoir pas lue – précisément les trois livres de Freud que nous venons

³ La notion de « texte automatique » reçoit donc, dans ce contexte, une signification fort concrète.

⁴ Après l'année 1900, ce schéma causal relativement simple va devenir bien plus compliqué avec l'introduction de la notion de « fantasme » et de « réalité psychique ».

⁵ Toutes les citations qui suivent proviennent de ces deux pages. La traduction – très maladroite – est la nôtre ; nous fournissons le texte original entre crochets.

d'évoquer au début. À propos des *Études sur l'hystérie*, Freud est loué notamment pour la qualité littéraire de son écriture : Hrabal va jusqu'à qualifier le livre de « recueil d'essais » et à glorifier son auteur comme un « maître du style ». Si, dans le post-scriptum de *Moi qui ai servi le roi d'Angleterre*, la référence freudienne paraît mettre en relief la valeur en quelque sorte thérapeutique de l'écriture, ici, l'intérêt que Hrabal porte à la psychanalyse et à son fondateur va recevoir une signification encore plus profonde. Tout en reconnaissant sa dette envers le surréalisme et en posant une identité entre l'inconscient⁶ et le texte automatique (sont mentionnés les noms de Breton, Soupault, Artaud et Crevel), Hrabal souligne le caractère fragile de la ligne de partage entre le normal et le pathologique et entre la parole des analysants et la parole poétique :

« Les dérangés ne sont pas condamnables, mais extraordinaires [*lidé narušení nejsou odsouzenhodní, ale pozoruhodní*] » et la parole des patients de Freud « est de nature presque poétique [*jeho klientela byli lidé vždy narušení, jejich projevy téměř básnické*] ».

Ce qui se dessine ici, par l'intermédiaire de la référence à la « méthode » surréaliste, c'est une analogie remarquable entre l'approche de Freud et celle de Hrabal lui-même. Car Hrabal ne va pas tarder à esquisser un double parallèle. Premièrement, un parallèle entre l'intérêt des surréalistes pour les dérangés (dont les racines sont à chercher précisément dans de la psychanalyse freudienne) et son propre intérêt, en n'évoquant personne d'autre que le grand personnage mythique de son propre univers littéraire, le fameux oncle Pepin :

Et le goût des surréalistes pour les dérangés est aussi prononcé que le mien, car mon oncle, sa manière de parler, toute sa vie en fait, sa manière de hurler et de raconter des histoires, c'était pour lui une façon de se soigner. Alors ce qu'il nous racontait dans le cercle familial, ce qu'il racontait aux demoiselles dans les bars, tout ce qu'il racontait, donc, c'était une sorte de cure, comme s'il était un client de M. Sigmund Freud. [*A ta záliba surrealistů v pomatených je tak velká jako moje, vždyť můj strýc, jeho způsob vyprávění, a jeho život vlastně, on tím křikem a tím vyprávěním se vlastně léčil. Čili to, co vyprávěl on nám v rodině, to, co vyprávěl v hospodách slečnám, to, co vyprávěl, to vlastně byl druh léčby, jako kdyby byl klientem pana Sigmunda Freuda*].

Deuxièmement, Hrabal porte ledit parallèle à un autre niveau en stipulant une analogie entre ce caractère thérapeutique de la parole de Pepin et sa propre manière d'écrire⁷ :

Et chez nous, cette spontanéité et mon rapport à lui est a priori spontané [sic.], je ne fais qu'avec mon oncle jusqu'à reprendre son style même, son flux de narration, et quand je prends les ciseaux et que je découpe le récit et le recompose pour faire un tout qui n'est qu'à moi, alors ça devient de la littérature. Mais au début, il y a toujours le grand flux de subconscient, et voilà ce que mon oncle m'avait appris et ce que je pratique jusqu'à présent [*A u nás ta spontaneita i můj vztah k němu je apriorně spontánní, tedy já jsem s tím strýcem tak zajedno, že jsem převzal i jeho styl, ten jeho proud vyprávění, když vezmu nůžky a rozstřihám si to a sestavím to v můj celek, tak*

⁶ En parlant de l'inconscient à propos de Freud, Hrabal emploie systématiquement le mot « subconscient » (*podvědomí*) dont la provenance semble plutôt surréaliste que psychanalytique.

⁷ La convergence avec le post-scriptum de *Moi qui ai servi le roi d'Angleterre* est ici évidente.

je to literatura. Ale ten počátek je vždycky proud velkého podvědomí, a to vždycky mě učil strýc, a tak to dělám i dneska].

Bref, la dette que Hrabal reconnaît envers Freud – par l’intermédiaire du surréalisme – touche ainsi jusqu’à sa propre « méthode » littéraire elle-même : les collages hrabaliens (HRABAL, 1996 : 32⁸) et le « flux oral » de ses phrases typiquement parataxiques ont à voir avec le « subconscient » dont la découverte est attribuée à Freud. Et Hrabal de renforcer cette analogie en faisant allusion à la *Psychopathologie de la vie quotidienne* et au travail littéraire de Jaroslav Hašek :

Il y a un bouquin de Freud qui me passionne, un bouquin assez petit. *Zur Psychopathologie des Alltagslebens*. Qu’est-ce que c’est que mes récits ? La psychopathologie de la vie quotidienne. Qu’est-ce que c’est que le soldat Švejk ? La psychopathologie de la vie quotidienne. Et Freud nous fournit le fondement scientifique de tout ceci. [*Mě fascinuje na Freudovi jedna knížka. A ta je dost malinká. Zur Psychopathologie des Alltagslebens. Co jsou moje příběhy ? To je psychopatologie všedního dne. Co je vyprávění Švejkovo ? To je psychopatologie všedního dne. To má Freud vědecky zdůvodněné*].

Résumons de manière nécessairement fort schématique : à partir des références mentionnées ci-dessus, surgit ce que nous pouvons appeler « le Freud hrabalien ». À part l’intérêt pour la question de l’autorité paternelle et de sa légitimité que Hrabal manifeste, comme nous l’avons déjà remarqué à propos de *L’Avenir d’une illusion*⁹,

⁸ Sur ce procédé de Hrabal, cf. JAMES, 2012.

⁹ « Mais il a écrit un petit livre, publié au début du siècle, je crois même en 1900 – *L’Avenir d’une illusion*. Et là, il parle de l’avenir d’une illusion, à savoir si la société humaine peut exister sans ses rois, ses présidents, ses archevêques. Et il affirme qu’un jour, ce sera peut-être possible, mais il faut que nous soyons tous des fils [*Ale má jednu knížičku, ta je malá a vyšla na zlomu století, dokonce mám dojem roku 1900 – Budoucnost jedné iluze. A tam je budoucnost jedné iluze, jestli lidská společnost může být bez svých králů, bez prezidentů, bez arcibiskupů. A jak on tvrdí, jednou to možná půjde, ale musíme být všichni synové*]. Il serait sans doute intéressant d’examiner, dans cette perspective, le double rapport que Hrabal a entretenu avec Freud et avec Roland Barthes, pour qui la question de la mort du père devient un sujet de réflexion plutôt ambigu, notamment dans *Plaisir du texte*, un petit livre que Hrabal, de toute évidence, avait lu. (Cf. BARTHES, 1973 : 75-76 pour la question de la « mort du Père » et la littérature ; cf. également p. 84 pour l’aphorisme célèbre sur le texte en tant que « personne désinvolte qui montre son derrière au Père Politique »).

C’est dans les *Ruisseaux souterrains* que *L’Avenir d’une illusion* se trouve mis en rapport avec l’œuvre d’Herbert Marcuse et de Roland Barthes qui, selon Hrabal, ont justement affirmé que les pères sont morts : « Sigmund Freud, chère Dubenka, a écrit un beau petit livre publié en 1900... *L’Avenir d’une illusion*... Est-ce que la société pourrait exister sans pères... en fait, seule une société sans pères pourrait être une société idéale... et MM. Herbert Marcuse et Roland Barthes, dans le sillon de Freud, affirment que les pères sont déjà morts, que seul le fils est vivant... [*Sigmund Freud, Dubenko, napsal krásnou knížičku v roce devatenáct set... Budoucnost jedné iluze... Zdali společnost by mohla být bez otců... vlastně jediné společnost bez otců by mohla být ideální společností... a pan Herbert Marcuse a Roland Barthes po něm tvrdí, že otcové jsou už dávno mrtví, že jediné živý je syn...*] » – HRABAL Bohumil (1995), *Ponorné říčky*, in : *Dopisy Dubence. Sebrané spisy Bohumila Hrabala 13*, Praha, Pražská imaginace, p. 230. La datation de la publication de *L’Avenir d’une illusion* – ici comme dans *Des nœuds au mouchoir* – est erronée : l’essai de Freud a paru en 1927. Il se peut bien que Hrabal confonde la date de sa publication avec celle de *L’Interprétation des rêves* qui, elle, est publiée en 1900. Ajoutons encore que, dans les *Ruisseaux souterrains*, Hrabal va également décrire, de manière touchante, sa visite de la maison de Freud à Londres, il va consacrer un long passage aux chiens de

il nous semble qu'il s'agit, pour Hrabal, particulièrement d'un Freud pour ainsi dire « langagier » : un Freud qui pose une liaison étroite entre le langage, la pathologie et l'affectivité. Ce sont précisément ces motifs du langage dans ses rapports avec l'affectivité que Hrabal retient – la notion de texte automatique aidant – de sa lecture des *Études sur l'hystérie* et de la *Psychopathologie de la vie quotidienne*, esquissant ainsi des analogies parfois inattendues entre la psychanalyse et l'écriture littéraire (la sienne, voire celle d'autres écrivains¹⁰).

S'il n'est nullement exagéré de dire que certains textes de Hrabal ne représentent rien d'autre qu'une certaine psychopathologie de la vie quotidienne (souvenons-nous, parmi tant d'autres exemples, du *Tendre barbare* avec son enchaînement de trois points de vue : celui, enfantin, du jeune Egon Bondy, celui de Vladimír, trouvant du merveilleux même dans la réalité la plus banale, et celui, émerveillé, du « docteur » Hrabal lui-même), il nous semble, pourtant, qu'on n'est pas obligé d'en rester là. Dans ce qui suit, nous tenterons de quitter les références explicites que Hrabal a pu faire à l'œuvre de Freud en tant que telle et d'esquisser une lecture de Hrabal qui mettrait en évidence d'autres points de convergence possibles entre l'écriture hrabaliennne et l'approche psychanalytique. À cette fin, nous nous tournerons, outre Freud, vers un psychanalyste dont Hrabal n'avait, sans doute, aucune connaissance : Jacques Lacan.

La matérialité du langage et la structure de l'imaginaire

Que nous apprend la psychanalyse sur le langage, y compris le langage littéraire ? Sans trop simplifier, la leçon de la psychanalyse peut se résumer en une seule phrase : *le langage humain n'est pas – ou du moins n'est pas exclusivement – un instrument de communication*. La fonction du langage est d'abord *affective*, plutôt que cognitive. Plusieurs écrits de Freud nous fournissent un témoignage précieux de son intérêt pour la dimension affective du langage qui excède largement sa fonction purement communicative : *Psychopathologie de la vie quotidienne* (où Freud démontre la nature libidinale de certaines formations langagières, tel le lapsus), son livre sur le mot d'esprit, l'article « Des sens opposés dans les mots primitifs » et bien d'autres. Malgré l'absence quasi totale d'intérêt de Freud pour la littérature de son temps, y compris le surréalisme (ses goûts conservateurs sont bien connus et ses analyses occasionnelles des ouvrages littéraires se limitent à une littérature « pré-moderne »), il serait facile de démontrer que c'est justement le langage littéraire moderne qui représente un exemple privilégié du lien étroit entre

Freud et, de nouveau, au rapport de Freud avec le surréalisme et Salvador Dalí. Cf. HRABAL, 1995 : 259-261.

¹⁰ Notons à cet égard, en nous gardant de commenter, un passage de *L'Ouragan de novembre* où, curieusement, Hrabal nomme Flaubert en tant que précurseur de Freud : « Et qui est le prédécesseur de Sigmund Freud ? [...] Et je dis... *Madame Bovary*... Flaubert... celui qui a écrit... M^{me} Bovary c'est moi... [...] tout ce qu'Emma a vécu, connu, ce qu'a vu son regard intérieur... tout cela ce sont des données... des éléments pour la psychanalyse » – HRABAL, 1995a : 87-88.

la parole, l'affectivité et la corporéité, tel que la psychanalyse nous a aidé à le mettre en lumière¹¹.

Il revient principalement à Jacques Lacan d'accentuer le rôle fondamental du langage dans l'entreprise psychanalytique et de le doter d'une signification aussi radicale que possible. Sans entrer dans le détail de la pensée lacanienne, soulignons un fait qui, dans le contexte qui est le nôtre, nous paraît capital : pour Lacan, parler de la fonction affective du langage, c'est parler inévitablement de sa *matérialité*. La parole, comprise au-delà de sa fonction communicative, se trouve investie d'une existence matérielle – en témoigne le rapport au langage chez les névrotiques et les psychotiques, mais également le langage enfantin et le langage poétique. Dans son texte célèbre *Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse* (1953), Lacan décrit la matérialité du langage d'une manière éloquente :

Parole en effet est un don de langage, et le langage n'est pas immatériel. Il est corps subtil, mais il est corps. Les mots sont pris dans toutes les images corporelles qui captivent le sujet ; ils peuvent engrosser l'hystérique, s'identifier à l'objet de *penis-neid*, représenter le flot d'urine de l'ambition urétrale, ou l'excrément retenu de la jouissance avaricieuse. (LACAN, 1999 : 299¹²)

Sans vouloir « lacaniser » Hrabal, cette citation, croyons-nous, peut nous aider à éclairer la manière dont le langage est traité dans l'œuvre de l'écrivain tchèque. Non seulement l'idée de la matérialité du langage – étroitement liée à la matérialité du corps – représente sans aucun doute la clé de voûte de l'approche hrabaliennne, mais qui plus est, elle se trouve plusieurs fois explicitement réfléchie comme telle, que ce soit par Hrabal lui-même ou par ses personnages littéraires. Au début d'*Une trop bruyante solitude*, Han't'a, on s'en souvient, décrit le langage littéraire en utilisant une métaphore alimentaire, comme l'objet d'une véritable consommation physique :

Moi, lorsque je lis, je ne lis pas vraiment, je ramasse du bec une phrase et je la suce comme un bonbon, je la sirote comme un verre de liqueur jusqu'à ce que l'idée se dissolve en moi comme l'alcool ; elle s'infiltre si lentement qu'elle n'imbibe pas seulement mon cerveau et mon cœur, elle puise cahin-caha jusqu'aux racines de mes veines, jusqu'aux radicelles des capillaires... » (HRABAL, 1991c : 11)

Chez Hrabal, l'image du corps – en relation avec le langage et l'écriture – ne cesse de revenir sous les formes les plus diverses. Mentionnons, parmi tant d'autres exemples, une forme particulièrement fréquente : celle de la respiration. Hrabal lui-même – et ses interprètes après lui¹³ – a plusieurs fois souligné que sa phrase

¹¹ Bien des théoriciens après Freud n'ont manqué de le remarquer. Soulignons, à cet égard, l'importance du travail d'une Julia Kristeva pour qui le lien en question devient – sous ses diverses formes – le sujet principal de sa recherche.

¹² Et Lacan de continuer en citant le passage bien connu de l'analyse de l'*Homme aux loups* où le mot déformé (*Wespe-Espe*) en vient à représenter la castration symbolique : « Bien plus les mots peuvent eux-mêmes subir les lésions symboliques, accomplir les actes imaginaires dont le patient est le sujet. On se souvient de la Wespe (guêpe) castrée de son W initial pour devenir le S. P. des initiales de l'homme aux loups, au moment où il réalise la punition symbolique dont il a été l'objet de la part de Grouscha, la guêpe » (*Ibidem.*).

¹³ Cf. par ex. PELÁN, 2007 : 459.

(typiquement parataxique et très souvent scandée par des anacoluthes) a quelque chose à voir avec l'oralité et avec la corporéité au sens plus large. Le signifiant hrabalien, si l'on peut s'exprimer ainsi, se trouve au plus proche du rythme corporel – et qui plus est, du rythme corporel par excellence, qui est celui de la respiration.

Citons l'exemple frappant d'un texte de Hrabal, qui, dans cette perspective, non seulement se prête parfaitement à une lecture freudienne (voire lacanienne), mais qui semble, lui aussi, contenir des allusions fort claires à la psychanalyse et à son fondateur (bien que Freud ne soit pas directement nommé). Il s'agit de l'incipit de *Vita nuova*, le roman probablement le plus expérimental de Hrabal et écrit, selon les dires de son auteur, justement « dans le cours d'une longue inspiration expiration ». En expliquant l'absence de ponctuation dans ce texte hors du commun, Hrabal nous recommande de pratiquer ce qu'il appelle « la lecture en diagonale », une lecture cursive qui correspondrait, du côté du lecteur, précisément au caractère flou et moiré du texte, dicté par le rythme de la respiration¹⁴. Il ne nous appartient pas de juger le caractère potentiellement ironique d'un tel conseil – limitons-nous donc à citer le texte : « ... moi je me suis offert ce luxe de la lecture en diagonale *a priori* parce que c'est avec cette méthode-là que j'ai lu dans mon passé où j'ai déterré des images enfouies de ma vie transformées par la parole [*hovorem*] en lignes unidimensionnelles » (HRABAL, 2019 : 256).

Que Hrabal le sache ou non, il s'agit d'un passage on ne peut plus freudien. Car ce qui se trouve esquissé ici, c'est une véritable topique : les images enfouies, se trouvant dans le subconscient (qui, on s'en aperçoit bien, est décrit en termes *spatiaux*), sont transformées *par la parole* en lignes unidimensionnelles, grâce à un procédé que Hrabal, un peu plus loin, désigne comme une « sonde oblique dans mon inconscient et dans mon conscient en gestation [*šikmá sonda do svého podvědomí a předprahového vědomí*]¹⁵ ». Bref, l'image subconsciente de nature spatiale est dotée, grâce au langage, d'un caractère verbal et linéaire. Ainsi, les deux termes de la topique hrabalienne – les images visuelles et les lignes unidimensionnelles – correspondent à la distinction freudienne entre la représentation de chose (*Sachvorstellung*) et la représentation de mot (*Wortvorstellung*), la représentation de chose consistant en une « image mnésique », c'est-à-dire une image inconsciente (ou subconsciente, dans le langage de Hrabal) dotée d'un investissement libidinal, tandis que la représentation de mot, elle, est placée sous le signe de « la verbalisation et la prise de conscience » (LAPLANCHE – PONTALIS, 2002 : 417-418). Le fait que c'est justement dans le passage de la représentation de chose vers la représentation de mot que consiste la cure psychanalytique ne fait que confirmer la valeur en quelque sorte « thérapeutique » que Hrabal, comme nous l'avons vu, attribue à l'écriture. Même la lecture « en diagonale », recommandée au lecteur, n'est pas sans équivalent psychanalytique : de quoi s'agit-il d'autre que de cette « attention flottante » (*gleichschwebende Aufmerksamkeit*) dont Freud recommande la pratique aux psychanalystes pendant la cure – plutôt qu'une attention au sens courant du mot,

¹⁴ Sur « la lecture en diagonale », cf. JANKOVIČ, 2005 : 258-259. Dans ce même essai, Jankovič n'omet pas de mentionner l'inspiration freudienne de Hrabal (*ibid.*, p. 256), bien que ce ne soit qu'en passant.

¹⁵ *Ibidem*. Quant aux notions de « podvědomí » et « předprahové vědomí », nous proposerions de les rendre plutôt par « subconscient » et « conscience subliminale ».

ce serait une inattention ou une écoute pour ainsi dire à mi-oreille, permettant à l'analyste d'accéder aux détails et aux motifs inconscients de la vie psychique du patient, qu'il ne serait jamais capable de déceler en écoutant attentivement (FREUD, 1955 : 376-387). Il n'est peut-être pas sans intérêt de noter que l'expression « *nerozlišující pozornost* » figure explicitement dans le titre d'un texte de Hrabal (*Sešitek nerozlišující pozornosti*¹⁶) ; elle vient pourtant, de toute évidence, de Viola Fischerová, citée par Hrabal déjà en exergue de *Vends maison où je ne veux plus vivre*¹⁷), ce qui suggère que, chez Hrabal, sa résonance freudienne n'est probablement qu'accidentelle. Pourtant, en ce qui concerne la lecture « inattentive » des textes littéraires, c'est, de nouveau, Roland Barthes qui ne craint pas – à l'encontre de la tradition du *close reading* – d'en esquisser la fertilité potentielle. Barthes parlait, il est vrai, des récits « les plus classiques¹⁸ » (ce qui, sans doute, n'est pas le cas de *Vita nuova*), mais étant donné la désinvolture avec laquelle Hrabal s'approprie ses sources, il n'est pas impossible que l'idée barthésienne de la lecture inattentive ait pu lui servir d'inspiration, voire qu'elle ait été soumise à un détournement ironique¹⁹. Quoi qu'il en soit, le motif de « l'attention flottante » et de ses sources potentielles nous laissent entrevoir, une fois de plus, la complexité de l'intertexte hrabalien, qui se présente comme un réseau inextricable de références directes et indirectes, explicites et cachées. À tous les lecteurs de Hrabal s'ouvre ainsi un vaste domaine de recherche qui reste, pour une grande partie, à explorer. Et c'est cette intertextualité qui nous autorise, peut-être, à chercher l'interaction entre Hrabal et la psychanalyse à un niveau autre que celui des citations et allusions plus ou moins repérables.

Examinons donc, pour terminer, une forme particulière de cette interaction. Il est aisé de remarquer que l'écriture hrabaliennne a quelque chose de profondément régressif – l'auteur lui-même, d'ailleurs, l'a souligné à plusieurs reprises. La régression en question est loin de concerner seulement l'accent parfois très prononcé sur l'expérience enfantine et sur le point de vue narratif de l'enfant (*Krasosmutnění* reste un monument inégalable de cette approche). Notamment les écrits des années 1970 et 1980 se caractérisent par l'omniprésence de ce qu'on pourrait appeler, dans le sillon de Lacan, la structure imaginaire. Inutile de rappeler que, chez Lacan, la notion d'imaginaire se trouve élaborée surtout à propos du

¹⁶ HRABAL, 1995 : 45-94.

¹⁷ Cit. HRABAL, 1965 : 5 : « Mlékárna by mohla prodávat i za tmy. Začít sama žít je víc než narození. Je možno chápat nevíru jako nerozlišující pozornost. Ostatně inzeruji dům, ve kterém nechci bydlet ». Cf. également JANKOVIČ Milan, 1996 : 6-9. Dans la traduction française, l'expression « *nerozlišující pozornost* » est rendue par « une attention égale à toute chose », cf. HRABAL, 1989 : 7.

¹⁸ BARTHES, 1973 : 20-21 : « Pourtant le récit le plus classique (un roman de Zola, de Balzac, de Dickens, de Tolstoï) porte en lui une sorte de thèse affaiblie : nous ne lisons pas tout avec la même intensité de lecture ; un rythme s'établit, désinvolté, peu respectueux à l'égard de l'intégrité du texte ; l'avidité même de la connaissance nous entraîne à survoler ou à enjamber certains passages (pressentis « ennuyeux ») pour retrouver au plus vite les lieux brûlants de l'anecdote (qui sont toujours ses articulations : ce qui fait avancer le dévoilement de l'énigme ou du destin)... ».

¹⁹ Car Barthes remarque, à propos de la lecture inattentive, que « l'auteur ne peut la prévoir : il ne peut vouloir écrire *ce qu'on ne lira pas* » (*ibid.*, p. 21). Hrabal, pourtant, non seulement la prévoit : il la conseille au lecteur ! Sur cette question, je me permets de renvoyer à mon essai « Text, trhlina, zkamenělina : k jednomu hrabalovskému motivu », *Česká literatura* 6/2010, p. 758-766.

célèbre « stade du miroir », à savoir d'une expérience dont le modèle concret est fourni par l'enfant reconnaissant – avec la mimique jubilatoire – sa propre image spéculaire, mais qui se trouve élargie, par la suite, pour englober (au niveau intersubjectif) la sphère de *l'identification au sens large du terme*, aussi bien que (au niveau intrasubjectif) le rapport narcissique du sujet à son moi²⁰. Or, chez Hrabal, cette identification imaginaire prend une forme particulièrement saillante : celle de l'identification avec l'autre à travers le regard. Pourtant, il ne s'agit pas simplement d'un regard jeté sur l'autre pour s'identifier à lui ; il s'agit des regards échangés et croisés, donnant naissance à une structure imaginaire complexe dont la formule générale pourrait s'énoncer comme suit : *je vois (et je puise mon identité du fait) que les autres me voient*.

Bien que cette thématique des regards croisés et pour ainsi dire réfractés soit présente pratiquement dans tous les écrits hrabaliens de cette période (*Les Noces dans la maison*, *Les Fêtes des perce-neige*, *La petite ville où le temps s'arrêta* et bien d'autres), c'est sans doute *Moi qui ai servi le roi d'Angleterre* qui s'avère, à cet égard, le plus exemplaire. Citons quelques passages qui, croyons-nous, n'ont pas besoin de commentaire. Le personnage principal porte une cravate qui va fonctionner, aux yeux des autres, comme un substitut synecdochique de sa propre personne :

Or près de la Tour Poudrière, [...] voilà que je croise soudain M. Skrivanek, mon bon maître d'hôtel qui passait là sous le casque de ses cheveux argentés, apparemment sans me regarder mais *je savais pertinemment qu'il m'avait vu*, il me dépassa et comme je ne pus m'empêcher de me retourner, il s'arrêta lui aussi pour revenir vers moi, il me *regardait maintenant au fond des yeux et j'étais sûr que de toute ma personne il ne voyait que cette cravate* [...].

Et un peu plus loin, au moment où ce même regard se trouve doté d'un accent négatif :

M. Skrivanek avait les yeux fixés sur mon nœud papillon, le même regard éloquent dont il avait gratifié quelques jours plus tôt ma cravate [...] et *je lisais dans les yeux du maître d'hôtel que si j'étais capable de prendre sans autorisation une cravate, pourquoi ne serais-je gêné pour prendre aussi une petite cuillère en or* [...] ²¹.

Le texte de Hrabal se trouve ainsi scandé par l'imaginaire. Nous remarquons tout de suite que, dans cet échange de regards, le « je » ne se limite pas à constater que l'autrui le voit, mais qu'il « lit » dans le regard d'autrui un jugement ou un sentiment le concernant. On a souvent souligné que *Le Roi d'Angleterre* est un *Bildungsroman* à sa manière : le personnage principal – qui s'appelle, significativement, Dité – parcourt un trajet compliqué qui est à la fois politique, social et érotique, avant de parvenir, à la fin du récit, à ce qu'on pourrait appeler un état de repos, qui est en même temps un état de lucidité, avant donc de trouver sa

²⁰ Cf. LACAN, 1999 : 93. « Il y suffit de comprendre le stade du miroir *comme une identification* au sens plein que l'analyse donne à ce terme : à savoir la transformation produite chez le sujet, quand il assume une image ».

²¹ HRABAL, 2017 : 131-132, 146, c'est nous qui soulignons. Ces passages ne sont cités qu'à titre d'exemples ; dans *Le Roi d'Angleterre*, on en trouve littéralement des dizaines de semblables.

« pleine » identité, non pas dans le regard d'autrui, mais dans la narration ; cette trouvaille ne manque pas, d'ailleurs, d'être signalée par une figure classique, à savoir celle de la coïncidence du héros et du narrateur à la fin du roman. On n'a pas, pourtant, assez souligné que ce trajet est sillonné précisément par des figures diverses de l'identification à travers le regard des autres. Le héros ne puise son identité de rien d'autre que de cette identification, qu'il s'agisse de l'identité politique, sociale ou sexuelle. On serait tenté d'utiliser l'expression de Louis Althusser et de dire que le héros est ainsi « interpellé en sujet²² » par le regard d'autrui, que son identité n'est qu'une sédimentation des identifications visuelles se constituant à travers l'échange de regards. L'usage de cette figure, de toute évidence, n'est nullement accidentel ; on a toutes les raisons de croire qu'il s'agit, de la part de Hrabal, d'un procédé parfaitement conscient, car à la fin du texte, en résumant sa vie, le narrateur en fait une mention explicite dans une phrase que la traduction française a rendu considérablement plus banale non seulement en « corrigeant » sa structure anacoluthique, mais surtout en omettant justement la figure des regards croisés qui en constitue le fondement : « Mais les félicitations, la considération d'autrui, tout ça était devenu le cadet de mes soucis [*Ale já už býti viděn v lidských očích a dostat pochvalu, to všechno ode mě odešlo*²³] ».

L'importance de cette structure visuelle, de cette manière de se voir dans les yeux d'autrui et d'en tirer des conséquences concernant soi-même, des conséquences qui, en fin de compte, sont constitutives de notre propre subjectivité, c'est quelque chose que la psychanalyse n'a jamais cessé de souligner, y compris dans les écrits de son fondateur. Cette structure est principalement une structure narcissique, marquée par le fait que le moi non seulement se reconnaît dans autrui, mais se constitue à travers les identifications sédimentées qui résultent de cette reconnaissance. Lacan a prolongé la réflexion freudienne en introduisant, à propos de ce mécanisme psychique, la notion d'imaginaire ; il n'est nullement exagéré de dire que l'itinéraire du héros hrabalien n'est justement, d'un bout à l'autre, qu'un drame de l'imaginaire.

Ajoutons donc, pour terminer, que ce dernier motif nous mène, bien évidemment, sur un autre terrain que celui que nous avons examiné au début de notre texte. Cette fois, il ne s'agit plus d'un « Hrabal, lecteur de Freud », mais bien d'un « Hrabal freudien » (voire « lacanien »), c'est-à-dire d'un Hrabal lu à travers certains concepts empruntés à la psychanalyse, et ceci au-delà des références directes ou même hypothétiques. Nous avons déjà souligné que rien ne nous est plus éloigné qu'une intention de « psychanalyser » (et moins encore de « lacaniser ») Hrabal. Pourtant, la facilité avec laquelle Hrabal se prête à une telle lecture nous paraît frappante et nous semble confirmer que les proclamations de l'auteur concernant la nature en quelque sorte « enfantine » de son écriture sont loin d'être gratuites. Aux lecteurs, néanmoins, de juger la pertinence d'une telle lecture.

²² ALTHUSSER, 1976 : 123. Sur la dimension de l'imaginaire dans la conception althussérienne de l'idéologie, cf. GILLOT 2009.

²³ HRABAL, 2017 : 270 (*Obsluhoval jsem anglického krále*, op. cit., p. 176). Pour une lecture plus détaillée de la figure du regard chez Hrabal dont nous reprenons ici l'argument principal, cf. FULKA, 2014 : 178-192.

BIBLIOGRAPHIE

- ALTHUSSER Louis (1976), Idéologie et appareils idéologiques d'État, in : *Positions*, Paris, Éd. sociales, p. 67-125.
- BARTHES Roland (1973), *Plaisir du texte*, Paris, Seuil.
- FREUD Sigmund (1955), Ratschläge für den Arzt bei der psychoanalytischen Behandlung, in : *Gesammelte Werke VIII*, London, Imago Publishing, p. 376-387.
- FULKA Josef (2014), Dívat se buzarem : pohled u Bohumila Hrabala, *Slovo a smysl* 21, p. 178-192.
- FULKA Josef (2010), Text, trhlina, zkamenělina : k jednomu hrabalovskému motivu, *Česká literatura* 6, p. 758-766.
- GILLOT Pascale (2009), *Althusser et la psychanalyse*, Paris, PUF.
- HRABAL Bohumil (1965), *Inzerát na dům, ve kterém už nechci bydlet*, Praha, Mladá fronta.
- HRABAL Bohumil (1996), *Kličky na kapesníku. Sebrané spisy Bohumila Hrabala 17*, Praha, Pražská imaginace, p. 7-12.
- HRABAL Bohumil (1991a), *Lettres à Doubenka*, trad. C. Ancelot, Paris, Éd. Robert Laffont.
- HRABAL Bohumil (1995), *Listopadový uragán*, in : *Dopisy Dubence. Sebrané spisy Bohumila Hrabala 13*, p. 7-177.
- HRABAL Bohumil (2017), *Moi qui ai servi le roi d'Angleterre*, trad. M. Braud, Paris, Éd. Robert Laffont.
- HRABAL Bohumil (1993), *Obsluhoval jsem anglického krále. Sebrané spisy Bohumila Hrabala 7*, Praha, Pražská imaginace.
- HRABAL Bohumil (1991b), *Les Palabreurs*, trad. M. Canavaggio, Paris, Albin Michel.
- HRABAL Bohumil (1995a), *Ponorné říčky*, in : *Dopisy Dubence. Sebrané spisy Bohumila Hrabala 13*, Praha, Pražská imaginace, p. 179-311.
- HRABAL Bohumil (1995b), *Sešitek nerozlišující pozornosti*, in : *Kdo jsem. Sebrané spisy Bohumila Hrabala 12*, Praha, Pražská imaginace, p. 45-94.
- HRABAL Bohumil (1991c), *Une trop bruyante solitude*, trad. M. Keller, Paris, Seuil.
- HRABAL Bohumil (1989), *Vends maison où je ne veux plus vivre*, trad. C. Ancelot, Paris, Éd. Robert Laffont.
- HRABAL Bohumil (2019), *Vita nuova*, in : *Noces dans la maison. La trilogie des souvenirs*, trad. C. Ancelot, Paris, Éd. Robert Laffont, p. 253-557.
- JAMES Petra (2012), *Bohumil Hrabal : « composer un monde blessant à coups de ciseaux et de gomme arabique »*, Paris, Classiques Garnier, Études de Littératures du XX^e et XXI^e siècle.
- JANKOVIČ Milan (1996), Hrabalova nerozlišující pozornost jako únik z norem. K autorově próze sedmdesátých a osmdesátých let, in : *Normy normalizace*, Praha-Opava, Ústav pro českou literaturu-Slezská univerzita, p. 6-9.
- JANKOVIČ Milan (2005), Text jako proud, in : *Cesty za smyslem literárního díla*, Praha, Karolinum, p. 255-260.
- LACAN Jacques (1999), Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse, in : *Écrits I*, Paris, Seuil, p. 235-321.

- LACAN Jacques (1999), Le stade du miroir comme formateur de la fonction du Je, in : *Écrits I*, Paris, Seuil, p. 92-99.
- LAPLANCHE Jean, PONTALIS Jean-Bertrand (2002), *Vocabulaire de la psychanalyse*, Paris, PUF.
- PELÁN Jiří (2007), *Bohumil Hrabal, pokus o portrét*, in : *Kapitoly z francouzské, italské a české literatury*, Praha, Karolinum, p. 404-466.